This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

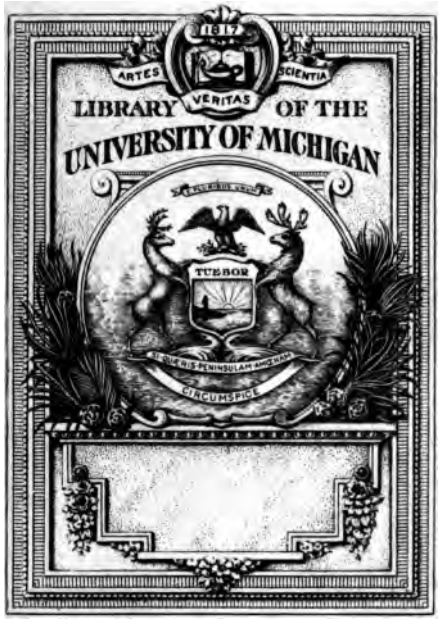
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Souvenir d'
un Egypte
opera
de Giullard

LOUIS IX
EN ÉGYPTE,

OPÉRA

EN TROIS ACTES,

Repréſenté pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Académie-Royale de Muſique, le Mardi 15 Juin 1790.

Paroles de MM. GUILLARD & ANDRIEUX.
Muſique de M. LEMOYNE.

PRIX 12 SOLS.

A AVIGNON,
Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire
Place Saint-Didier.

M. D.C.C. X C.

ACTEURS.

LOUIS IX.

MÉLECK-SALA, Soudan d'Égypte.

LA SULTANE, Épouſe de Méleck.

Une des FEMMES de la Sultane.

ALMODAN, Fils de Méleck & de la Sultane, proſcrit dès ſon enfance par ſon pere, & ſauvé par Mozès.

MOSÈS, ancien Chef des Mammelus, retiré dans un Hameau avec Almodan qu'il fait paſſer pour ſon fils.

ADELE, Fille de Baudouin de Bouillon, crue Fille de Triſtan.

TRISTAN, ancien Écuyer de Baudouin de Bouillon.

JOINVILLE, Sénéchal de Champagne.

LE COMTE DE BRETAGNE.

DEUX ARABES BÉDOINS, Sujets du vieux de la Montagne.

UN CHEVALIER Français. }
UN PATRE. } Coriphées.
UN MAMMELU. }

MATTHIEU DE MONTMORENCY, qui fut Connétable.

CHASTILLON.

CHEVALIERS & SOLDATS Français.

MAMMELUS de la Garde du Soudan.

FEMMES de la Sultane.

PEUPLES & SOLDATS Sarrazins.

PATRES & BERGERES.

PQ
1987
.G55
L9

La Scene eſt en Égypte.

LOUIS IX
EN ÉGYPTE,
Drem. 71. Roy. Dept
4 29-32
OPÉRA,
EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une plaine peu diſtante de Damiette, entre le Camp de Louis IX & la Ville du Caire.

SCENE PREMIERE.

LA SULTANE, FEMMES *de ſa ſuite.*
CHŒUR DES FEMMES.

DISSIPEZ ces ſombres alarmes ;
Partagez les tranſports de vos heureux ſujets ;
Plus grand par ſes vertus encor que par ſes armes,
Louis à nos déſirs vient d'accorder la paix.

UNE FEMME.

Cette paix à l'État devenoit néceſſaire ;
Aux vœux de ſes ſujets votre époux cede enfin.
Fatigué d'éprouver la fortune contraire,
Il rend à ſon vainqueur l'empire du Jourdain.

CHŒUR DES FEMMES.

Diſſipez ces ſombres alarmes, &c.

LA SULTANE, *à part.*

Ainſi, ce peuple en ſon ivreſſe,
Se livre aveuglément à cet eſpoir trompeur !
(*à ſes femmes.*)
Croyez-moi, ces tranſports & ces chants d'alégreſſe,
Se changeront bientôt en des cris de douleur.

UNE FEMME.

D'où vous peut naître cette crainte ?

De ce noble étranger ſoupçonnez-vous la foi ?
Rendez plus de juſtice aux vertus de ce Roi ;
Louis ne connois point la feinte.
De ſes bontés déja tout le Peuple eſt charmé ;
Ce Héros ſi terrible & ſi grand dans la guerre,
Compatiſſant, humain, dès qu'il eſt déſarmé ;
Enchaîne les reſpects & l'amour de la terre.

LA SULTANE.

Jugez mieux des terreurs dont mes ſens ſont atteints ;
C'eſt pour lui que je tremble, & non lui que je crains.

LES FEMMES.

O Ciel !

LA SULTANE.

Si cette paix, à l'Egypte ſi chere,
Qu'on annonce avec tant d'éclat ;
Si l'offre qu'on vient de lui faire,
Ne couvroit en effet qu'un horrible attentat !
Si, ne pouvant enfin le vaincre par la guerre,
Le Soudan s'en vengeoit par un aſſaſſinat !
Si dans ce même jour.....

UNE FEMME.

Il ſe perdroit lui-m
Louis eſt trop puiſſant & tout le Peuple l'aime ;
Non-ſeulement, les ſiens lui ſerviroient d'appui ;
Mais juſqu'à nos Soldats, tout s'armeroit pour lui.

LA SULTANE.

Ah ! je n'en doute point. Eh ! quel cœur inſenſible
Pourroit ne pas céder aux vertus de ce Roi !
Je puis vous l'avouer ; un charme irréſiſtible,
Vers ce Héros Français, m'entraîne malgré moi.
Il me ſemble qu'un Dieu, dans le fond de mon âme,
En faveur de Louis, & me parle & m'enflâme ;
Je ne connois de lui que ſa gloire & ſon nom ;
Mais je me ſens forcée à prendre ſa défenſe ;
Il ne périra point par une trahiſon ;
Le Ciel qui le protege, en tireroit vengeance.

UNE FEMME.

Eh ! comment ſe peut-il que l'on oſe attenter
Aux jours de ce Roi magnanime !

LA SULTANE.

Je connois le complot ; je ſaurai l'arrêter ;
C'eſt ſervir le Soudan que lui ſauver un crime.
Hélas que n'ai-je pu, dans un temps plus heureux,
Lui ravir une autre victime !
O ſouvenir trop cher, trop douloureux !
Le Nil a, douze fois déſerté ſes rivages,
Depuis que mon époux me priva de mon fils ;
Sur la foi d'un vain ſonge, expliqué par ſes Mages,
D'une mere éplorée il mépriſa les cris.
Ah ! le ſouvenir de mon fils

Rend à mon cœur la force & le courage ;
Cruel Soudan je confondrai ta rage ;
Non, tu ne verras point tes forfaits accomplis.
Frémis dans ta fureur jalouse ;
Un Dieu plus fort que toi renverse tes desseins ;
Dans le sang de Louis tu crois tremper tes mains ;
Ce Dieu, pour le défendre, a choisi ton épouse.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE SOUDAN, MAMMELUS *de sa Garde, deux* ARABES BÉDOUINS, *Foule de Peuple qui l'accompagne.*

LE PEUPLE.

Cet heureux jour nous rend la paix.
L'alégresse renaît dans toute la contrée ;
Vive notre Soudan & le Roi des Français.

LE SOUDAN.

Attendez que du moins cette paix soit jurée ;
Éloignez-vous.

(*Les Mammelus restent éloignés & le Peuple encore davantage. Le* SOUDAN *à part aux Bédouins avant d'aborder la Sultane.*)

Toujours au nom de ce Chrétien,
Je verrai ce vil peuple oser joindre le mien !
(*à la Sultane.*)
Vous voyez leur coupable audace,
Louis semble nous faire grace,
Quand il daigne accorder la paix.

LA SULTANE.

Chacun la desiroit.

LE SOUDAN.

Par quel art que j'ignore,
Ce Chrétien qu'on admire a-t-il tant de succès ?
On me fuit, on le cherche, on me hait, on l'adore.
On prétend qu'en secret mes Gardes sont pour lui ;
Je pourrois sur leurs chefs me venger aujourd'hui.
La fortune vers moi peut revenir encore.
Je sais qu'en son armée il est des mécontens ;
Plus d'un de ses vassaux secrétement murmure ;
Il peut plaire aux Soldats ; mais il déplaît aux Grands ;
Tout va se réunir pour venger mon injure.
(*Aux Bédouins.*)
Du vieux de la Montagne, intrépides Sujets,
Je suis l'ami de votre Maître,
Vous ne trahirez pas nos communs intérêts ?

LES BÉDOUINS.

Non ; nous l'avons promis, & tu dois nous connoître
Ce soir on t'apprendra la mort de ce Français.

LE SOUDAN.

Dieu, protecteur du Nil, seconde mes projets;
N'entends point les sermens que nous allons te faire;
Que ce chef odieux d'une secte étrangere,
Tombe notre victime en nous jurant la paix.
Sans doute la feinte est permise,
Alors qu'on s'arme pour ta loi.
Exauce ma noble entreprise;
Je sers l'Egypte entiere, & tes Autels & toi.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, ses CHEVALIERS SOLDATS Français, SOLDATS Sarrazins, une grande foule de PEUPLE.

LE PEUPLE.

Cet heureux jour nous rend la paix;
L'alégresse renaît dans toute la contrée;
Vive notre Soudan, & le Roi des Français.

LE ROI, *au Soudan.*

Soudan, vois les transports de leur ame enivrée;
Leur joie a passé dans mon cœur.
Ah! ces élans du peuple, & sa pure alégresse,
Sont des Rois, en effet, le plus parfait bonheur.
Meleck, je tiendrai ma promesse;
Puisque tu me remets l'empire du Jourdain,
Damiette entre tes mains, dans peu sera livrée;
Dans peu je vais quitter ta fertile Contrée;
La paix à mes desirs, ouvre un autre chemin.
Que ce traité qui nous engage,
Rende heureux à jamais, ce tranquille rivage.

LE SOUDAN.

J'en accepte l'augure; oui, généreux Français,
Je rends grace à ce jour qui nous donne la paix.
Vous Peuple, vous Soldats, qui l'avez désirée,
Jurez de l'observer avec tous les Chrétiens.
Pour la rendre encore plus sacrée,
Unissez vos sermens aux miens.

(Tous les Sarrazins entourent le Soudan & s'approchent du bord du Théâtre.)

CHOEUR DE SARRAZINS.

Nous demandions la paix, notre bouche la jure.
Dieu vengeur, reçois nos sermens;
Que celui d'entre nous qui deviendroit parjure,
Soit par toi retranché du nombre des vivans;
Qu'il tombe après sa mort dans des feux dévorans,
Et devienne l'horreur de toute la nature.

LE SOUDAN, *au Roi.*

Atteſte auſſi ton Dieu.

LE ROI.

Que me demandes-tu ?
Que je faſſe un ſerment par nos lois défendu ?
Non ; jamais à ces lois nous ne ſerons rébelles.
(aux ſiens.)
Français, uniſſez-vous à moi ;
Dites qu'à ce traité vous ſerez tous fideles.
(Tous les Français entourent le Roi & s'approchent du bord du Théâtre.)

CHŒUR *de* FRANÇAIS.

Nous promettons la paix, ainſi que notre Roi.

LE ROI, *au Soudan.*

C'eſt aſſez ; comptes-y ; leur parole eſt ſacrée.

LE SOUDAN.

Ce Chrétien prétend-il me faire ici la loi ?

LES SARRAZINS, *avec enthouſiaſme.*

Oui, de ce Chef Français la parole eſt ſacrée.
Cet heureux jour nous rend la paix.
L'alégreſſe renaît dans toute la contrée,
Vive notre Soudan & le Roi des Français.

DIVERTISSEMENT.

(Aux derniers mots de ce Chœur, les Sarrazins s'approchent de Louis, & ſemblent le fêter ; le Roi ſourit à leur hommage, & partage leur joie ; le Sultan voit ce ſpectacle avec envie. La Sultane eſt avec ſes femmes, & ſuit de l'œil tout ce qui ſe paſſe ; ce qui fait le motif du morceau d'enſemble ſuivant qui doit s'exécuter pendant la fête.)

LE ROI, *aux ſiens, en regardant le Peuple & ſe mêlant à lui.*

Voyez l'heureuſe ivreſſe où le cœur s'abandonne
Que j'aime à contempler ce ſpectacle enchanteur !

LE SOUDAN, *à part.*

Comme dans ſon tranſport ce Peuple l'environne !
Ce ſpectacle odieux me déchire le cœur.

LA SULTANE, *à ſes femmes, en regardant le Roi.*

Le crime le menace ; & loin qu'il le ſoupçonne,
Il croit trouver par tout les vertus de ſon cœur.

LE SOUDAN, *à part aux Bédouins.*

Suivez-moi ; je ne puis contenir ma fureur.
(Il ſort avec les Bédouins, & fait ſigne aux Mammelus de reſter.)

LA SULTANE.

Quel trouble l'agite ?
(Elle fait un ſigne, & la fête s'interrompt.)

LE ROI *à la Sultane.*

D'où vient que le Soudan nous quitte ?
(Le Roi & la Sultane s'avancent ſur le devant de la Scène ; leur ſuite reſte un peut éloignée.)

SCENE IV.

LA SULTANE, LE ROI, *& ſa ſuite.*

LA SULTANE.

NOble Français, écoute-moi :
J'honore ta vertu, je m'intéreſſe à toi ;
D'aucun ſoupçon ton ame n'eſt atteinte,
Aux douceurs de la paix tu te livres ſans crainte.

LE ROI.

Oui.

LA SULTANE.

Tu connois bien peu nos mœurs & cette cour.

LE ROI.

Quoi ! vous penſeriez qu'en ce jour ?....
Ah ! plutôt que d'oſer ſoupçonner un tel crime
J'aimerois mieux cent fois en être la victime.

LA SULTANE.

O ſublime abandon d'une ame ſans détour !
De ce pur ſentiment j'admire la nobleſſe.
Elle me rend encor tes jours plus précieux :
Sur toi je veillerai ſans ceſſe ;
J'entendrai tout, j'aurai par-tout les yeux :
Crois-moi, cette ardeur qui me preſſe,
Ce charme ſi puiſſant qui pour toi m'intéreſſe
Eſt ſans doute un avis des Cieux.

(Elle ſort avec ſa ſuite.)

SCENE V.

LE ROI, JOINVILLE, MATTHIEU DE MONTMORENCI, CHASTILLON *& autres Chevaliers Français.*

(Quand la Sultane eſt ſortie, les Chevaliers s'approchent du Roi.)

JOINVILLE *au Roi.*

VOus paroiſſez ému ; qu'a-t-elle pu vous dire ?

LE ROI.

A l'entendre, je dois craindre une trahiſon.

JOINVILLE.

Juſte ciel ! & ſur qui peut tomber le ſoupçon ?

LE ROI.

Je n'y veux point penſer.

JOINVILLE.

Ah ! Sire !
Si le Soudan formoit des projets contre vous !
Au nom du ciel permettez-nous
De veiller ſur vos jours, d'en répondre à la France ;
Pere d'une famille immenſe,
Rendez long-temps tous vos enfans heureux ;
Ils mourroient tous pour vous ; Sire, vivez pour eux.

LE ROI.

Ma vie eſt à mon peuple, & lui doit être utile.
Je veux la conſerver pour lui.
Rien ne m'alarme, & mon ame eſt tranquille.
Non, le Soudan n'a point trahi
Ce traité ſolemnel, la paix qu'il m'a jurée.
Ah! ſi la bonne foi, la vérité ſacrée
S'exiloit de la terre & quittoit les humains,
J'ai toujours penſé, cher Joinville,
Que du moins ſon dernier aſyle
Devroit ſe retrouver au cœur des Souverains.

JOINVILLE.

O Monarque honnête-homme! O Prince auguſte & ſage!

LE ROI.

Ne parlons plus de crainte & ſachez mes deſſeins.
De ces momens de paix faiſons un noble uſage;
Nos exploits à l'Egypte ont coûté trop de pleurs;
Allons les eſſuyer. Parcourons ces contrées
Par la flamme & le fer trop long temps dévorées;
Portons aux habitans nos dons conſolateurs.
Je veux réparer leurs malheurs;
Voici le jour de la clémence;
Doux plaiſir de la bienfaiſance,
Faites-nous de la guerre oublier les horreurs.
Nous irons viſiter dans leurs humbles aſyles,
Ces hommes que l'orgueil accable de mépris;
Dans la ſimplicité de leurs vertus tranquilles,
Par nos vices brillans ils ne ſont point flétris.

JOINVILLE.

Ah! quel Roi mieux que vous mérita ſa puiſſance?

LE ROI.

Vous me ſuivrez, Joinville & Chaſtillon auſſi;
Vous, commandez en mon abſence,
Brave & prudent Montmorenci;
Je pars.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN CHEVALIER FRANÇAIS.

LE CHEVALIER.

Ah! Sire, on cherche à ſoulever l'armée;
En ſecret dans le champ la diſcorde eſt ſemée.

LE ROI.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Pluſieurs de vos puiſſans vaſſaux,
Veulent vous expoſer à des troubles nouveaux.

Peut-être un grand malheur s'apprête.
Le Comte de Bretagne eſt, dit-on, à leur tête.

LE ROI.

J'y cours; je n'ai qu'à me montrer.
Bientôt dans le devoir vous les verrez rentrer.

(Il ſort, tous les Chevaliers le ſuivent.)

JOINVILLE *(en ſortant.)*

Sire, ne craignez rien de ce parti rébelle;
L'armée eſt réſolue à demeurer fidelle.

SCENE VII.

GRANDS VASSAUX & SOLDATS *de leur parti, (entrant par le côté oppoſé à celui par lequel le Roi & ſes Chevaliers ſont ſortis.)*

CHŒUR *des Grands Vaſſaux.*

GAgnons, s'il ſe peut, les ſoldats;
Que l'Armée à grands cris redemande la France;
Que Louis ſeul, & ſans défenſe,
Periſſe abandonné dans ces affreux climats.

LE COMTE DE BRETAGNE.

Il nous abaiſſe, il nous dédaigne,
Nous ſes Barons, & preſque ſes égaux;
Un vil peuple qu'il ſert s'applaudit de ſon regne;
Les derniers des humains deviennent nos rivaux.

CHŒUR *des Grands Vaſſaux.*

Faiſons voir qu'il nous reſte encor quelque puiſſance,
Quittons ces lieux, n'attendons pas
Que de nouveaux périls laſſent notre conſtance;
Tous enſemble, à grands cris, redemandons la France,
Nous avons trop ſouffert dans ces affreux climats.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, *(ſeul & ſans ſuite.)*

GUerriers, qu'ai-je entendu? quelle eſt cette licence!
Qui parle de partir & de quitter ſon Roi?

LE COMTE DE BRETAGNE.

Toute l'armée.

LE ROI.

Ah! je ne puis le croire;
Non, vous n'avez pas tous conſpiré contre moi;
Vous n'avez pas ainſi démenti votre gloire!

CHŒUR *des Grands Vaſſaux.*

Il faut retourner ſur nos pas;
Nous avons trop ſouffert dans ces affreux climats.

LE ROI.

Vous le voulez? Vous le voulez, ingrats!
Partez, je ne retiens perſonne;

Ceſſez de partager ma gloire & mes travaux ;
Je vous défends de ſuivre mes drapeaux ;
Et c'eſt moi qui vous abandonne.
Retournez en France ſans moi ;
Déſertez le Dieu de vos peres ;
Profanez lâchement & ſon nom, & ſa loi ;
Fuyez la cité ſainte, & délaiſſez vos freres ;
Sans vous je remplirai mon ſort ;
Sans vous je trouverai la victoire ou la mort.

CHŒUR *des Grands Vaſſaux.*

Que de grandeur ! quelle noble colere !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'ARMÉE FRANÇAISE *accourant en foule*, JOINVILLE, MATTHIEU de MONTMORENCI, CHASTILLON, *autres* CHEVALIERS, MAMMELUS *de la garde du* SOUDAN ; *ceux-ci reſtent ſur l'un des côtés du Théâtre & regardent en ſilence.*

CHŒUR *de l'Armée arrivant en foule.*

Vive le Roi ! vive notre bon pere !
Nous le ſuivrons juſqu'au bout de la terre.

CHŒUR *des Grands Vaſſaux.*

Sire, pardonnez-nous, & voyez nos regrets.

JOINVILLE *au Roi.*

La Sultane ſavoit ce complot déteſtable ;
Les voilà découverts, les perfides projets
Dont elle vous prévint ;
(*montrant le Comte de Bretagne*)
Et voilà le coupable.

CHŒUR *de l'Armée.*

Oui, oui ; c'eſt lui ; c'eſt l'ennemi du Roi.

LE ROI.

Ah ! Français, arrêtez ; non, cela ne peut être ;
Je n'ai point d'ennemis ; je n'en veux point connoître ;
J'aime trop mes ſujets.
(*au Comte de Bretagne.*)
Vous, Comte, embraſſez-moi.

LE COMTE DE BRETAGNE (*ſe jetant aux genoux du Roi.*)

Je tombe à vos genoux ; je vous offre ma vie.
(*Le Roi le releve.*)

CHŒUR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Vive le Roi ! ſes jours ſont chers à la Patrie !

L'entouſiaſme gagne toute l'Armée ; des Chefs & des ſoldats s'approchent du Roi, le preſſent, baiſent ſes mains, ſa cotte d'armes ; il reçoit leurs careſſes avec attendriſſement.

Les Mammelus dans un des côtés du Théâtre, regardent ce spectacle qui les étonne & leur fait envie.

LE ROI *au Comte & à toute l'Armée.*

Amis, je voudrois tous dans mes bras vous presser ;
Si quelqu'un eut des torts, votre Roi les oublie,
Et votre repentir vient de les effacer.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Des bons Rois, ô parfait modele !
Quels vœux, quels respects vous sont dus !
Votre peuple à jamais fidele
Par le plus tendre amour paiera tant de vertus.

LE ROI.	LES MAMMELUS.
Votre amour est ma récompense,	Que de bonté ! quelle clémence !
O mes enfans ! O mes amis !	Quoi ! ses sujets sont ses amis !
Ah ! pour le bonheur de la France	Et nous, esclaves dès l'enfance,
Que le peuple & son Roi soient à jamais unis !	Sous le joug d'un Tyran nous rampons asservis !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive le Roi ! vive notre bon pere !
Nous le suivrons jusqu'au bout de la terre !
Il peut compter sur notre foi !
Vive le Roi ! vive le Roi !

ENSEMBLE.

CŒUR GÉNÉRAL.	LE ROI.	LES MAMMELUS.
Vive le Roi, vive notre bon pere.	Regardez-moi toujours comme un bon pere !	Délivrons-nous d'un pouvoir arbitraire !
Nous le suivrons jusqu'au bout de la terre ;	Pour mes enfans mon amour est sincere !	Cruel Soudan, frémis d'effroi !
Il peut compter sur notre foi ;	Les rendre heureux, voilà ma loi !	Nos bras vont s'armer contre toi.
Vive le Roi ! vive le Roi !	Que ce moment est doux pour moi !	

(*Le Roi sort au milieu des acclamations de tous les Français.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Payſage : c'eſt une Vallée délicieuſe habitée par des Paſteurs. On y voit de ſimples Cabanes éparſes çà & là. L'Horizon eſt borné par des Montagnes.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR de PATRES & de BERGERES.

(Des Pâtres, hommes & femmes, portant des préſens que le Roi a fait diſtribuer, des gerbes de bled, de ſimples étoffes, quelques bourſes d'argent.)

CHŒUR.

AH ! quel plaiſir ! ah ! quel bonheur !
Plus de crainte ; plus de douleur.
Sont-ce là ces Chrétiens qui pendant cette guerre,
Dans nos champs portoient la terreur ?
Leur Roi daigne pour nous prendre les ſoins d'un Pere ;
Il devient notre bienfaiteur.

UN CORIPHÉE.

Des dons que Louis nous diſpenſe,
Allons tous faire part au reſte du Hameau,
Chacun doit, dans un jour ſi beau,
Reſſentir le bienfait & la reconnoiſſance.

LE CHŒUR.

Ah ! quel plaiſir ! ah ! quel bonheur ! &c.

(Ils ſortent, emportant les préſens. Adele & Triſtan ſortant de leur cabane.)

SCENE II.

ADELE, TRISTAN.

TRISTAN.

EH ! bien, ma chere Adele, auriez-vous oſé croire
A ce deſtin plus doux dont vous allez jouir ?
Votre ſort doit changer ; vos malheurs vont finir ;
Louis vers nous guidé par la victoire
Eſt un Ange du Ciel qui vient vous ſecourir.

ADELE.

Helas ! d'un vain eſpoir tu me flattes peut-être.

TRISTAN.

Non, dès qu'il pourra vous connoître,
Ce Heros ſera votre appui.
Le ſang dont vous ſortez a trop de droits ſur lui.

Partagez l'eſpoir qui m'anime,
Et venez implorer un Prince magnanime,
Tous ſes braves Français voudront s'armer pour vous.
La Niéce de Bouillon, du vainqueur de Solime,
De ſon premier regard doit les enflammer tous.
O vous! qu'en ce déſert j'oſois nommer ma fille,
Vous reſte malheureux d'une auguſte famille,
Sous des habits obſcurs inconnue en ces lieux,
Vous avez épuiſé la colere des Cieux.

ADELE.

Cet aſyle convient à ma douleur profonde;
Et que veux-tu, Triſtan, que j'aille faire au monde?

TRISTAN.

Voulez vous renoncer à l'éclat des grandeurs,
Et parmi ces humbles Paſteurs,
Reſter toujours enſevelie?

ADELE.

Que ne puis-je avec eux paſſer toute ma vie!

TRISTAN.

Leur état eſt obſcur.

ADELE.

Leurs cœurs ſont généreux

TRISTAN.

Ils ne ſont pas Chrétiens.

ADELE.

Mais ils ſont vertueux.

TRISTAN.

Quoi! vous pourriez, oubliant qui vous êtes....

ADELE.

J'aime ces paiſibles retraites,
Les mœurs de ces Paſteurs & leur ſimplicité,
Et de ces heureux champs la douce obſcurité.
Elle doit auſſi t'être chere;
Mozès eſt ton ami, Mozès le digne pere
De ce jeune Almodan ſi fier ſi courageux;
Pourras-tu ſans chagrin t'éloigner de tous deux?

TRISTAN.

Je veux votre honheur, à tout je le préfere.

ADELE.

Mozès dans ſa jeuneſſe a vécu chez les Grands;
Il a connu des Cours la pompeuſe miſere;
Comme il eſt détrompé de tous leurs faux brillans!
Loin de les regretter, ce vieillard les déteſte;
Il écarte ſon fils de ce ſéjour funeſte,
Et cependant ce fils, tu le ſais comme moi,
Sous l'habit d'un Paſteur porte le cœur d'un Roi;
Le Ciel à ſes vertus devoit une couronne.

TRISTAN.

Vous-même remontez au Trône;
Vers Edeſſe, dit-on, Louis porte ſes pas;

Il peut vous rendre vos Etats,
Implorons ce Roi qu'on révere.
tons.

ADELE.

Qui moi ? partir ?

TRISTAN.

Vous héſitez ?

ADELE.

Hélas !

TRISTAN.

Rejetterez-vous ma priere ?
laiſſerez-vous ſeul ? ....

ADELE.

Je vous ſuivrai, mon pere.
Ah ! j'abandonne avec regrets
ette retraite où le malheur s'oublie.
aiſſe dans ces lieux la moitié de ma vie ;
rois voulu pouvoir ne les quitter jamais.
De tant de maux, de tant d'alarmes,
Non, je n'eſpere plus guérir ;
s yeux ſont condamnés à de nouvelles larmes ;
eut-être jamais je n'eus tant à ſouffrir.

SCENE III.

TRISTAN, ADELE, ALMODAN.

ALMODAN.

DELE, quel beau jour ! quelle joie éclatante !
lieux offrent par-tout l'image du bonheur !

ADELE, *à part.*

ſa préſence encore ajoute à ma douleur.

ALMODAN.

ſt Louis qui répand cette ivreſſe touchante.
Quel vainqueur l'égala jamais ?
Qui fut plus digne de ſa gloire ?
Nous gémiſſions de ſes ſuccès ;
Nous en bénirons la mémoire,
Les maux cauſés par ſa victoire
Sont réparés par ſes bienfaits.
Quel vainqueur l'égala jamais ?
Qui fut plus digne de ſa gloire ?

TRISTAN.

ls allons à ſes pieds nous jeter aujourd'hui,
Ce Roi bienfaiſant & ſenſible,
Nous accordera ſon appui.

ALMODAN.

s quitteriez ces lieux ? O Ciel ! eſt-il poſſible !

TRISTAN.

Cher Almodan, tu le ſais ;
Nous ſommes Chrétiens & Français ;
Près de Louis tout nous appelle.

ALMODAN.

Cette retraite obſcure enfin vous déplaît-elle ?
Ah ! j'avois cru ne vous perdre jamais.
Une vive amitié t'uniſſoit à mon père ;
Je nommois Adele, ma ſœur ;
Elle trouvoit en moi la tendreſſe d'un frere.

TRISTAN.

Des ſoins que parmi vous, reçut notre malheur,
La mémoire, crois-moi, nous ſera toujours chere.

ALMODAN.

Ah ! vous allez partir ; j'en mourrai de douleur.

ADELE, *à part.*

Ah ! ce cruel départ coûte cher à mon cœur.

TRISTAN.

Almodan, nous cédons à la voix de l'honneur.

ALMODAN.

Quoi ! cet honneur impitoyable,
T'ordonne-t-il de nous haïr ?

TRISTAN.

Je plains le chagrin qui t'accable ;
Mais il eſt des devoirs que l'on ne peut trahir.

ALMODAN.

Et vous, Adele auſſi, ſerez-vous inflexible ?

ADELE.

Hélas ! reſter m'eſt impoſſible !

ALMODAN.

Faut-il me ſéparer d'Adele !
Pourrai-je vivre ſans la voir ?
Ah ! la guerre étoit moins cruelle !

ENSEMBLE.

ALMODAN.	ADELE.	TRISTAN.
Faut-il me ſéparer d'Adele ?	Hélas ! mon courage chancelle,	Avec douleur j'affligé Adele !
Pourrai-je vivre ſans la voir ?	Fatal honneur ! cruel devoir !	Mais il faut remplir mon devoir.
Faut-il hélas ! traîner loin d'elle,	Tu vas traîner, plaintive Adele,	
Des jours livrés au déſeſpoir ?	Des jours livrés au déſeſpoir.	

TRISTAN.

Qu'entends-je ! dans ces lieux on prépare une fête !
Voici tous nos Pafteurs. Mores eſt à leur tête.

SCENE

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MOZES, Habitans du Hameau.

LE CHOEUR.

LES Jeux & les Plaiſirs avoient fui nos retraites ;
Grace à Louis, les voilà revenus ;
Nos chalumeaux & nos muſettes
Se raniment enfin pour chanter ſes vertus.

MOZES.

J'approuve votre joie, elle eſt trop légitime.
Célébrez la vertu ſublime
De ce Roi généreux qui vous rend le bonheur.
Juſqu'ici des Chrétiens, la race trop coupable,
Répandit parmi nous l'épouvante & l'horreur,
Et Louis aujourd'hui de bienfaits nous accable ;
Moins à tous ſes Chrétiens il ſe montre ſemblable,
Et plus nous lui devons de reſpects & d'honneur.
Qu'érigé par l'amour & la reconnoiſſance,
Un agreſte monument
Nous rappelle à tout moment
Nos malheurs & ſa bienfaiſance.
Sous ce feuillage épais, dreſſez un ſimple Autel ;
Chaque jour vous viendrez le parer de guirlandes ;
Vous y dépoſerez vos plus cheres offrandes,
Et vos vœux pour Louis monteront vers le Ciel.

DIVERTISSEMENT.

(On forme dans un des côtés du Théâtre, un Autel de gazon. De jeunes filles viennent y placer des fleurs. (*On danſe.*)

LE CHOEUR.

Que nos enfans diſent ſous cet ombrage :
Voilà l'Autel à Louis conſacré ;
Que ſon nom paſſe d'âge en âge ;
Qu'il ſoit à jamais adoré.

MOZES, ALMODAN, TRISTAN, ADÉLE.

Dieu, dont la puiſſance infinie
Tient le ſort des Rois dans ſes mains,
De Louis prolonge la vie
Pour le bonheur des humains.
Son cœur ſenſible eſt ton ouvrage ;
Tant de vertus viennent de toi ;
Daigne veiller ſur ton image,
Et conſerve ce bon Roi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, & ſes CHEVALIERS *paroiſſent dans l'éloignement, au haut d'une montagne.*

UN PATRE.

J'Aperçois des guerriers ; je vois briller leurs armes.

MOZÈS.

Ciel ce ſont des Chrétiens ; j'en conçois des alarmes.

ALMODAN.

Femmes, vieillards, retirez-vous.
Braves amis, raſſemblons-nous.
(*Les femmes & les vieillards ſe retirent ; les jeunes gens armés d'arcs & de fléches ſe rangent auprès d'Almodan.*)

MOZÈS.

Ils viennent. Leur aſpect n'annonce point la haine.

SCENE VI.

LE ROI, JOINVILLE, CHASTILLON, *autres Chevaliers*, MOZÈS, ALMODAN, *jeunes gens du Hameau.*

MOZÈS.

GUerriers, écoutez-moi ;
Dans ces paiſibles lieux quel motif vous amene ?
Nous rendions à l'inſtant hommage à votre Roi ;
Son bras nous a ſoumis, ſa bonté nous enchaîne ;
Des mêmes ſentimens êtes-vous animés ?
Pardonnez à mon âge un peu de défiance ;
Juſqu'ici vos Chrétiens à la reconnoiſſance,
Ne nous ont pas accoutumés.

LE ROI.

Quelques-uns, je le ſais, ont été trop coupables ;
De crimes odieux ils ont ſouillé leurs mains ;
Mais il en eſt auſſi dont les cœurs ſont capables ;
De concevoir de généreux deſſeins.

MOZÈS.

Sans doute & nous aimons à leur rendre juſtice.
Nous béniſſons Louis dont la main bienfaitrice
S'étend juſque ſur nous & ſait nous ſoulager.
Vois cet Autel qu'ici nous venons d'ériger ;
A ce Héros, ſans le connoître,
Nous avons conſacré ce monument champêtre ;
Que ne peut-il le voir ! il en ſeroit touché.

LE ROI, *à part.*

O Ciel ! en ce déſert caché,
Quel plaiſir m'attendoit ! On me dit à moi-même,
Qu'on me bénit & que l'on m'aime !
(*à part aux Chevaliers.*)
Ne me découvrez pas.

MOZES.

Tu me ſemble ſurpris ?
Blâmes-tu de nos cœurs l'hommage volontaire ?

LE ROI.

Moi le blâmer ? Ah ! croyez au contraire,
Qu'il eſt pour moi du plus grand prix.
Je ne puis exprimer combien il ſait me plaire.

MOZES.

Eh ! quoi ! je vois des pleurs s'échapper de vos yeux !
Vous êtes attendri ! ſe peut-il ? juſtes Cieux !
Tous nos cœurs, à la fois, auroient dû nous l'apprendre ;
Oui, vous êtes Louis ; je ne puis m'y méprendre ;
Venez tous, mes amis, embraſſer ſes genoux.

CHOEUR.

Ah ! grand Roi !

LE ROI.

Mes enfans, mes enfans, levez-vous.

MOZES.

Ah ! laiſſe-nous te rendre hommage ;
Daigne au milieu de nous reſter quelques inſtans ;
Laiſſe-nous contempler ton auguſte viſage ;
Ne te dérobe pas à nos empreſſemens.
(*Aux jeunes gens.*)
Courez vers nos amis, courez, allez leur dire
Que nous avons ici ce Héros bienfaiteur ;
Tu verras quel reſpect, quel amour les inſpire,
Tu partageras leur bonheur.

LE ROI.

Ceſſez, vous pénétrez mon cœur.

MOZES.

Ah ! laiſſe-nous te rendre hommage, &c.

ALMODAN, *à Mozès.*

Mon pere, vos tranſports ont paſſé dans mon âme ;
L'aſpect de ce Héros & m'anime & m'enflâme.
(*Au Roi.*)
Trop heureux les mortels qui vivent ſous ta loi !
Je deviendrois guerrier, ſi je ſervois ſous toi !

LE ROI.

Ton courage me plaît, ton âge m'intéreſſe ;
Quel eſt-il ?

MOZES (*avec embarras.*)

C'eſt... mon fils.

LE ROI.

J'admire la nobleſſe
Qui brille dans ſes yeux, & ſe peint dans ſes traits.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *Chœur des Habitans du Hameau accourant en foule.*

LE CHŒUR.

C'Eſt lui ! c'eſt ce bon Roi ! c'eſt ce digne Français !
A tous les dons qu'il nous diſpenſe,
Il daigne ajouter ſa préſence,
C'eſt le plus doux de ſes bienfaits.

LE ROI.

Que j'aime ces tranſports ſi touchans & ſi vrais !
Parmi ces étrangers, ſur ces rives lointaines,
O, mon peuple ! O, Français ! n'en ſoyez point jaloux,
J'ai cru dans ce moment être au milieu de vous,
Et ces bois enchantés m'ont rappelé Vincennes.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ADELE, TRISTAN.

TRISTAN.

SIRE, daignerez-vous compatir à nos peines ?

LE ROI.

Parlez, que voulez-vous de moi ?

ADELE.

Je réclame l'appui, la bonté de mon Roi ;
Faſſe le ciel que je l'obtienne !

LE ROI.

Et qui donc êtes-vous ?

ADELE.

Et Françaiſe & chrétienne,
Niece du fameux Godefroi,
Du malheureux Baudouin la déplorable fille.

LE ROI.

Ciel, que m'apprenez-vous ? par quel ſort inhumain ? ....

ADELE.

Hélas ! ſous le fer ſarrazin,
J'ai vu tomber mon pere & toute ma famille ;
(*Montrant Triſtan.*)
Je dois la vie à ſes ſecours ;
D'Edeſſe ravagée il m'enleva mourante ;
A travers les périls & par mille détours
Il conduiſit long-temps ma deſtinée errante.
Enfin dans ce déſert il arrêta mes pas.
Le bruit de vos exploits, dans ces derniers combats,

Fit luire dans nos cœurs un rayon d'eſpérance ;
Implorez, diſoit-il, le héros de la France ;
Qu'il ſache vos malheurs, il en aura pitié.

LE ROI.

Ah ! qu'à mes ſentimens il rendoit bien juſtice !
Au ſang dont vous ſortez je dois trop d'amitié.
La paix pour vous ſervir m'offre un moyen propice,
De Damiette à mon camp les chemins ſont ouverts.
A la Reine je veux vous préſenter moi-même ;
Puiſſions-nous par nos ſoins, notre tendreſſe extrême,
Réparer tous les maux que vous avez ſoufferts !

CHŒUR.

Grand Roi, vous nous privez d'Adele ;
De tous les cœurs elle enchaînoit l'amour ;
Elle embelliſſoit ce ſéjour ;
Tous les plaiſirs vont s'enfuir avec elle.

ALMODAN.

Ah ! je l'éprouve trop.

(*Au Roi.*)

Grand prince, excuſe moi
Si j'oſe avouer devant toi,
Ce que jamais je n'ai dit devant elle.
Oui, le plus tendre amour m'enflammoit pour Adele ;
Que pour y renoncer il en coûte à mon cœur !
Il le faut ; je le dois ; & mon amour s'immole.
Mais permets qu'en un tel malheur
La gloire du moins me conſole.
Reçois-moi parmi tes ſoldats ;
Je veux ſous toi porter les armes ;
Je te ſuivrai ſans crainte au milieu des alarmes,
Heureux de te ſervir juſques à mon trépas !
Quand ma valeur ſe ſera fait connoître,
Je veux qu'Adele diſe un jour :
Si dans un autre rang le deſtin l'eût fait naître,
Il eût mérité mon amour.

LE ROI.

Dans un ſimple berger quel noble & fier courage !
(*A Mozès.*)
Vieillard, j'aime ton fils ; je prendrai ſoin de lui.

MOZES.

Ah daigne protéger ſon malheur & ſon âge ;
Il a beſoin de ton appui.
(*à demi-voix.*)
Permets que dans ton camp je l'amene aujourd'hui ;
Son deſtin étonnant, dont je ſaurai t'inſtruire
Doit redoubler encore l'intérêt qu'il t'inſpire.

LE ROI.

Ah ! je n'en ſerai point ſurpris.

Suivez-moi tous les deux, & vous aimable Adele.
(à Triſtan.)
De ſa noble maiſon vous, ſerviteur fidele,
Venez, accompagnez Louis;
Comptez tous ſur les ſoins que je vous ai promis.
(aux Habitans du Hameau.)
Je m'éloigne à regret de vos vallons paiſibles,
Cœurs vertueux, hommes ſenſibles;
Je crois en vous quittant, laiſſer autant d'amis.

(Le Roi ſort, accompagné de Moïès, d'Almodan, d'Adele, de Triſtan & de ſes Chevaliers. Tous les Habitans du Hameau le reconduiſent, en chantant le Chœur ſuivant.

On voit le Cortege diſparoître & reparoître pluſieurs fois dans les gorges des Montagnes, juſqu'à ce qu'on le perde tout-à-fait de vue.)

CHOEUR.

O Prince aimable! ô notre pere!
Nos cœurs s'envolent après toi;
Non, jamais le ciel à la terre
Ne fit préſent d'un ſi bon Roi.
Emporte loin de ce rivage
Et notre amour & nos regrets;
Tes bienfaits marquent ton paſſage,
Tu laiſſes par-tout des Sujets.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La Scène eſt dans le Palais du SOUDAN.

SCENE PREMIERE.

LE SOUDAN, deux ARABES BÉDOUINS; *Gardes du Soudan, qui reſtent au fond du Théâtre.*

LE SOUDAN.

Quoi! les Chefs de ma Garde oſent me réſiſter!
Je dois les en punir; je veux être inflexible;
Je veux qu'un exemple terrible,
Leur apprenne à me reſpecter;
Ils mourront... ce Français que je hais, que j'abhorre;
Secrétement, ſans doute, excite leurs fureurs;
Cet ennemi reſpire encore!

LES BÉDOUINS.

Nous t'en délivrerons.

LE SOUDAN.

Ah! ſoyez mes vengeurs.

1er BÉDOUIN.

Tu dis qu'en ton Palais ce Chrétien va paroître?

LE SOUDAN.

Oui, je l'attends; il veut, dit-on, m'entretenir.

2d BÉDOUIN.

Nous allons donc remplir l'ordre de notre maître.

LE SOUDAN.

Vous n'avez en ces lieux nuls dangers à courir.

1er BÉDOUIN.

A nos projets la Sultane eſt contraire.

LE SOUDAN.

Qu'importe la Sultane, & que peut-elle faire!
Mes ordres loin d'ici ſauront la retenir.
N'héſitez pas à frapper la victime;
Soyez prêts au premier ſignal.

LES BÉDOUINS.

Nous le devons, & ta voix nous anime;
Il périra, cet ennemi fatal.

LE SOUDAN.

Il le faut endormir ſur le bord de l'abîme.

LES BÉDOUINS.

Contre ce vil Chrétien, la ruſe eſt légitime.

LE SULTAN.

Le Ciel qui nous ſeconde, en nos juſtes deſſeins;
A fait tomber entre mes mains
Ces écrits importans, ces lettres de ſa mere;
Prenez-les; que Louis les reçoive de vous,
Et dans le même inſtant qu'il meure par vos coups.

LES BÉDOUINS.

Donne, donne, & compte ſur nous.
Il nous croira guidés par un zele ſincere,
Et dans le même inſtant il mourra ſous nos coups.

ENSEMBLE.

Fier ennemi! Chrétien perfide!
Tremble, la mort va te frapper;
Une juſte fureur nous guide;
Non, tu ne peux nous échapper.

(*Le Roi entre; le Soudan fait ſigne aux Bédouins qui ſortent, en jettant à Louis des regards pleins de haine.*)

SCENE II.

LE ROI, quelques CHEVALIERS de ſa ſuite reſtant au fond du Théâtre. Le SOUDAN, Gardes du SOUDAN.

LE ROI.

Soudan, ton intérêt m'amene;
Ton Peuple eſt révolté, tes Soldats mécontens;
Ah! par trop de rigueur crains d'allumer leur haine;
Préviens d'affreux malheurs, il en eſt encor tems.

LE SOUDAN.

Chrétien, de mes deſſeins pourquoi te mettre en peine?

LE ROI.

Notre nouveau traité me commande ce ſoin;
Et c'eſt l'amitié qui m'inſpire.

LE SOUDAN.

De timides conſeils, Meleck n'a pas beſoin.

LE ROI.

Plus d'un Roi par orgueil a perdu ſon empire;
Crois-moi, ne prenons point nos caprices pour lois.
Chériſſons nos Sujets, & reſpectons leurs droits.

LE SOUDAN.

Leurs droits? en ont-ils? des eſclaves
Doivent obéir & trembler.

LE ROI.

Ce peuple qu'en ſes fers tu braves,
D'un long ſommeil peut s'éveiller,
Et le réveil ſeroit terrible!

LE

LE SOUDAN.

Il faut ſe faire craindre.

LE ROI.

Eh ! devons-nous jamais
Appeſantir le joug d'un deſpotiſme horrible
Sur ceux que l'Eternel nous donna pour Sujets !
Je veux par mon pouvoir que les lois ſe maintiennent ;
C'eſt par elles que nous régnons ;
Ne penſons pas qu'aux Rois les Peuples appartiennent ;
C'eſt nous qui leur appartenons.

LE SOUDAN.

Dans la bouche d'un Roi, ce langage m'étonne ;
Quel droit reſtera donc au poſſeſſeur d'un Trône ?

LE ROI.

Ah ! le plus beau de tous, le droit cher & ſacré
D'être utile aux mortels & d'en être adoré.
Laiſſons à nos Sujets une liberté ſainte ;
Aimons-les ; ils ſauront nous payer de retour ;
Que les tyrans gouvernent par la crainte ;
Sachons gouverner par l'amour.

LE SOUDAN.

Ainſi dont il faut que je craigne
De déplaire à mon Peuple, & ſa vaine amitié.....

LE ROI.

Va, ce Peuple que l'on dédaigne,
Comme il eſt malheureux, eſt trop calomnié.
Du Français aſſervi j'ai ſu briſer les chaînes,
D'un joug cruel il n'eſt plus accablé ;
Heureux de ſon amour, s'il m'arrive des peines,
Je dis : mon peuple m'aime, & je ſuis conſolé.

LE SOUDAN.

Laiſſe-là tes foibles maximes ;
Mes rebelles Soldats ont trahi leur devoir ;
La mort doit expier leurs crimes.

LE ROI.

Eh ! quoi rien ne peut t'émouvoir !

LE SOUDAN.

Non ; Meleck n'a jamais fait grace.

LE ROI.

Tu n'as donc pas goûté les vrais plaiſirs d'un Roi ;
Je te plains : ſonge au moins au ſort qui te menace.

LE SOUDAN.

La crainte ne peut rien ſur moi.
Finiſſons. Mais je veux m'acquitter envers toi.
Gardes, faites entrer ces Arabes ; qu'ils viennent !
Un ſeul inſtant permets qu'ils t'entretiennent.
Ils feront plus que je ne t'ai promis.....

(*Le Soudan ſort avec ſes Gardes.*)

SCENE III.

LE ROI, ſes Chevaliers au fond du Théâtre.

LE ROI.

Il ſort : il ne veut plus m'entendre.
Je voulois lui parler d'Almodan, de ſon fils
Dont le malheur m'inſpire un intérêt ſi tendre,
Par Meleck autrefois ſes jours furent proſcrits ;
Mozès l'a conſervé ; je ferai davantage ;
Oui, je veux que ſon pere, éclairé par mes ſoins,
Rende un jour à ce fils ſes droits, ſon héritage.

SCENE IV.

LE ROI, ſes Chevaliers au fond du Théâtre, les deux ARABES BÉDOUINS.

1er BÉDOUIN.

Pouvons-nous un moment te parler ſans témoins ?
(Le Roi fait ſigne à ſes Chevaliers de ſe retirer.)
(Ils ſortent.)
Avant de t'expliquer quel motif nous amène,
Ces papiers en nos mains confiés par la Reine
T'apprendront.....

LE ROI, *ouvre une lettre.*

De ma mere !.. ah ! quel prix, quels bienfaits
Envers vous, mes amis, m'acquitteront jamais !
(Pendant qu'il lit les premieres lignes de la lettre, les Bédouins l'obſervent comme pour s'encourager. Ils ſemblent étonnés de la bonté du Roi.)
Oui, ma mere, ma tendre mere !
Mon cœur partage tes regrets ;
Ah ! ton fils n'oublira jamais
Combien tu lui dois être chere.
(Il reprend ſa lecture.)

Les deux BÉDOUINS.

Je me ſens ému malgré moi.

1er BÉDOUIN.

Toi, commence.

2d BÉDOUIN.

Commence, toi.

LE ROI.

Bannis ces cruelles alarmes ;
Le ciel protége nos français ;
Fais lui connoître nos ſuccès ;
Grand Dieu ! daigne eſſuyer ſes larmes.

1er BEDOUIN au ſecond.

Avance donc ! ne tremble pas.

2d BEDOUIN.

Un Dieu ſemble arrêter mon bras.

LE ROI.

O tendreſſes qui me ſont cheres !
Aimable & touchant ſouvenir!
Mes yeux, de larmes de plaiſir
Baignent ces ſacrés caracteres.

(*Il preſſe les lettres ſur ſa bouche & ſur ſon cœur.*)

1er BÉDOUIN.

Qui peut me retenir !

2d BÉDOUIN.

J'héſiterois ! qui ? moi !

LE ROI.

O ma mere ! ma tendre mere !

1er BÉDOUIN.

O Ciel ! qu'allons-nous faire ?

2d BÉDOUIN.

Il parle de ſa mere !

LE ROI.

Quand me verrai-je auprès de toi ?

1er BÉDOUIN.

Toi, commence.

2d BÉDOUIN.

Commence, toi.

1er BÉDOUIN *s'avançant pour frapper.*

Non ; cet effort eſt impoſſible.

LE ROI *les regarde & voit leurs poignards.*

Ciel ! Eh ! que vouliez-vous ?

Les deux BÉDOUINS.

Va, tu nous as vincus.

(*ils tombent à ſes genoux & jettent leurs poignards.*)

SCENE V.

LA SULTANE, LES PRÉCÉDENS.

LA SULTANE *derriere le Théâtre.*

Ah ! je prétends entrer. De ce projet horrible
(*au Roi en entrant.*)
Je veux... Tu vis encor.... mes yeux ſont-ils déçus ?
O Ciel ! ſes aſſaſſins à ſes pieds confondus !...
Pour les punir d'un complot ſanguinaire
Qu'en de ſombres chachots l'un & l'autre plongé.

LE ROI.

Eh ! que voulez-vous faire ?
Ne ſuis-je pas aſſez vengé ?

(*aux Bédouins.*)
Allez; que vos remords ſoient votre ſeul ſupplice.
(*Les Bédouins ſortent.*)
(*vivement, à la Sultane.*)
Le Ciel vous amenoit; & ſa bonté propice
De vos ſoins généreux vous offre un digne prix.
Je ſais de votre cœur les ſecretes alarmes,
Je ſais que vous pleurez ſur la perte d'un fils.

LA SULTANE.

Quoi! mon fils!

LE ROI.

Il reſpire; il va tarir vos larmes.
Oui, vous le reverrez; je veux en ſa faveur
Du Soudan votre époux déſarmer la rigueur.

SCENE VI.

JOINVILLE, CHASTILLON, Chevaliers Français, MOZES, ALMODAN, LES PRÉCÉDENS.

CHEVALIERS *Français.*

Nous volons à votre défenſe;
Où ſont les criminels que nous devons punir?

MOZES ET ALMODAN.

A tes dignes Français nous venons nous unir;
Nous venons avec eux te défendre ou mourir.

LE ROI.

Ne parlons plus de haine & de vengeance.
(*à la Sultane, en lui montrant Almodan.*)
Le voilà, ce bonheur que je vous ai promis!

LA SULTANE.

Que vois-je!... O trop heureuſe mere!

LE ROI.

C'eſt lui! c'eſt votre fils!

MOZES.

C'eſt moi qui l'ai ſauvé des fureurs de ſon pere!
(*La Sultane & Almodan ſe jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

LA SULTANE.

O ſuprême bonheur!

LE ROI.

Mais d'où viennent ces cris?

CHŒUR DE MAMMELUS

derriere le Théâtre.

Nous vous avons vengé d'un traître;
De ſes forfaits il a reçu le prix.
Vive Louis! vive Louis!
C'eſt lui que nous voulons pour maître.

LA SULTANE.

Qu'entends-je, Ciel! Meleck!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAMMELUS
(entrant sur la scene, tous le cimeterre à la main.)

MAMMELUS.

MELECK a cessé d'être ;
De ses forfaits il a reçu le prix.
Vive Louis ! vive Louis !
(Au Roi.)
C'est toi que nous voulons pour maître.

UN MAMMELU *tenant d'une main son cimeterre nu, de l'autre le diadême arraché à Mélech.*
(au Roi.)
Il vouloit t'immoler ; nous l'avons prévenu ;
J'ai frappé le Soudan ; sa mort est mon ouvrage.

MAMMELUS *au Roi.*
A toi seul cet Empire est dû :
Viens régner.

LE ROI.
Non ; votre offre & m'indigne & m'outrage.
Connoissez-vous Louis ? l'ai-je bien entendu ?
Est-ce vous de Meleck qui m'offrez la couronne ?
Je ne l'accepterois, que pour venger sa mort.
De quel droit osez-vous disposer de son trône ?
Qui vous a faits arbitres de son sort ?
Dans la fureur qui vous anime,
Ingrats, du Ciel ressentez les faveurs.
Je vais rendre à l'Egypte un Prince légitime
Et d'une épouse au moins adoucir les douleurs.
(Il prend le diadême des mains du Mammelu & le pose sur la tête d'Almodan.)
Sarrazins, voilà votre maître.
C'est le fils de Meleck, & son vrai successeur.
Elevé par Mozès, instruit par le malheur,
Il est digne du rang où le Ciel le fit naître.

MOZES *aux Mammelus.*
Soldats, vous qui jadis avez servi sous moi,
Je réclame mes droits à votre confiance.

LES MAMMELUS.
Ah ! pour garans de sa naissance,
Nous avons & sa mere & Louis & ta foi.
(à Almodan.)
Almodan, prends sur nous une entiere puissance ;
Viens te placer au trône où régnoient tes aïeux.

ALMODAN.
Si je puis par mes soins vous rendre tous heureux,
J'accepte la couronne avec reconnaissance.

MOZES.

O mon Maître ! régnez ; tous mes vœux ſont remplis.

ALMODAN.

O mon père ! Almodan ſera toujours ton fils.

SCENE DERNIERE.

TRISTAN, ADELE, LES PRÉCÉDENS.

ALMODAN appercevant ADELE.

AH ! ce deſtin brillant ne ſeroit rien ſans elle.
à Adele.
Du ſceptre qu'on me rend, mon cœur eſt peu jaloux,
Si je ne puis, charmante Adele,
Partager le trône avec vous.

ADELE.

Qu'ajoute à mon bonheur votre grandeur nouvelle ?
Vous m'aimez, Almodan ; mon ſort eſt aſſez doux.

LE ROI.

Peuple, à votre Soudan, ſoyez toujours fidele :
Vous, Soudan, méritez ſon amour & ſon zele,
Et n'oubliez jamais, en régnant par les lois,
Que le bonheur du peuple eſt la dette des Rois.

ALMODAN.

Ah ! puiſſé-je toujours vous prendre pour modele !

Sextuor.

LE ROI.

Soyons unis à jamais.

ALMODAN.

Chere Adéle !

ADELE.

Almodan !

ALMODAN & ADELE.

Quel beau jour nous éclaire !

MOZES.

Que j'aime ces nœuds pleins d'attraits !

TRISTAN.

Qu'autant que votre amour la vertu les reſſerre !

ALMODAN.

Mon digne appui ſage & prudent Mozès !

ADELE, *à Triſtan.*

Vous qui m'avez ſervi de pere !

LE ROI, LA SULTANE, ADELE, ALMODAN *aux deux vieillards.*

De vos ſoins bienfaiſans goûtez l'heureux ſuccès !

MOZES & TRISTAN.

De nos ſoins quels heureux effets !

ALMODAN *à la Sultane.*

O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mere !